



JE T'AIME

Allons c'en est assez, il me faut te le dire !
Depuis bientôt deux ans mon pauvre cœur soupire,
Sans avoir pu l'oser.
Pourtant, tacitement, je t'ai bien dit la chose,
En déposant un jour sur ta lèvre de rose
Un tendre et doux baiser.

Mais tu courbas soudain ta brune et belle tête,
De même qu'une fleur courbe sous la tempête
Sa corolle d'azur.
Et tu n'as pas voulu, candide fille d'Ève,
—Car la fleur qui s'incline aussitôt se relève—
Relever ton front pur.

Ah ! je compris alors mon aveugle imprudence ;
Ce baiser que j'avais puisé dans l'espérance,
Oui, qu'il t'a fait rougir !
Et de te voir ainsi mon âme fut peinée,
La fleur que j'avais mise à ton sein s'est fanée
En me voyant pâlir.

Et je cherchai longtemps à racheter ma faute,
En te disant des riens, quand marchant côte-à-côte,
Nous longions le buisson.
Hélas ! ce fut en vain, tu demeuras muette,
Ni ma voix, ni le chant de la tendre fauvette
Ne me donna raison.

Ton regard demi-clos se voila de mystère,
Et je vis, hésitants, au bord de ta paupière
Scintiller deux gros pleurs.
Pourquoi, pourquoi pleurer, quand peut-être à cette heure,
Un ange se penchant du haut de sa demeure,
Souriait à nos cœurs ?

Ah ! oui, pourquoi ces pleurs ! sur mon âme j'en jure,
Ce baiser, pur rayon d'une flamme très pure,
Au souffle de l'amour,
Après s'être embrasé dans le feu de ma fièvre,
Glissa comme un parfum sur le bord de ma lèvre,
Et glissa sans retour.

Non, non, reviens à toi ! l'extase a sa caresse !
Et l'extase à cette heure avait jeté l'ivresse
Dans mon cœur, mes pensées.
Dans l'air que je humais, je buvais ton haleine,
Et l'événant parfum de tes cheveux d'ébène
Qu'il avait traversés.

C'est l'extase, oui, crois moi !... maintenant ma mignonne,
Tu vois mon repentir, sois chrétienne, pardonne !
Tout de même, dis-moi,
Dis-moi si ce baiser dans ton cœur qui me gronde,
Fit entendre un doux mot qui jette par le monde
Le plus puissant émoi ;

Que l'amour dit sans cesse et jamais ne répète,
Qu'à l'aurore du jour entonne la fauvette,
Un mot qu'on sent vibrer
Dans la joie ou les pleurs, selon que sa tendresse
Trouve ou non son écho dans l'âme qu'il caresse,
Et qui sut l'inspirer.

Ah ! s'il te fut muet, ouvre-moi ton oreille
Puis oublie un instant que ta lèvre vermeille
L'a reçu quelque jour.
Ma lyre en ce moment, en ce moment suprême,
Va te le respirer ah ! ce mot c'est : " je t'aime ! "
Dis, est-ce assez d'amour ?

Montréal, 1890.

J. W. POTRAS.

LE POIVRE

Il y a bien vingt-cinq ans de cela ; mes cheveux étaient noirs, et les siens... Ah ! monsieur ! la jolie petite tête blonde !

Nous étions mariés depuis trois mois, bientôt quatre ; inutile d'ajouter que nous nous adorions comme on ne sait plus aimer aujourd'hui.

Je dois vous avouer que mon beau-père, le marquis, ne m'avait pas précisément jeté sa fille à la tête. Il ne me trouvait pas d'assez bonne maison, quoique, morbleu !... mais n'importe. C'était bien le meilleur homme et le plus doux de la terre. Il grondait du matin au soir contre sa femme et contre Irène, mais Irène et la marquise le me-

naient à grandes guides, c'est-à-dire par le bout du nez. Un nez bourbonien, fabriqué à souhait pour ce genre d'exercice. Bref, après avoir parlé vingt fois de me passer sa lame au travers du corps (et il était homme à le faire), ce scélérat d'émigré m'avait donné sa fille et son cœur avec ; il m'adorait.

Je vois encore les deux grosses larmes qui coulaient sur ses longues joues lorsqu'il nous dit adieu après les noces en nous donnant sa bénédiction paternelle : une vieillerie passée de mode aujourd'hui ! Je lui trouvais l'air si drôle, mais si drôle, que ma figure se contracta comme si j'allais éclater de rire, et que je me mis à pleurer comme un sot.

En ce temps-là, il y avait encore des diligences, et vous aurez beau dire, on ne s'ennuyait pas à deux sur la grand-route, quand on avait eu soin de retenir tout le coupé. Irène voulait voir la Suisse et l'Italie : je lui fis faire un petit voyage artistique et sentimental dont une princesse se serait léché les doigts. Tout l'été y passa ; le bon vieux père et la marquise nous écrivaient partout où la poste avait ouvert boutique ; et des tendresses, des attentions, des conseils ! " Chers enfants, soyez sages ; évitez les brigands ; craignez les courants d'air dans la montagne ; Henri ménagez-la." Bonnes gens ! braves gens ! On n'en fait plus comme eux, et il sont trop loin d'ici pour que j'aie leur dire quelle amitié, quel culte, nous leur gardons au fond du cœur.

J'avais promis solennellement de leur ramener Irène en septembre. Le marquis tirait encore sans lunettes et il arpentait la plaine comme pas un, sur ses jarrets de soixante ans. La chasse ouvrait le 4 en Lorraine, nos logements étaient préparés là-bas, la marquise nous écrivait : " Je vide le château pour meubler votre pavillon." Mais comme Irène était un peu fatiguée du voyage et comme il nous restait cent bonnes lieues à faire, je décidai que nous nous reposerions un jour à Paris.

La diligence nous déposa le 1er septembre, à 5 heures du matin, dans la cour des messageries. Il fallut éveiller l'enfant qui dormait entre mes bras, dans mon manteau. Le manteau ! encore une chose que vous avez supprimée sans la remplacer. L'enfant, c'était Irène ; elle avait l'air d'une petite fille de quinze ans, quoiqu'elle en comptât vingt sonnés, et les aubergistes lui avaient dit mademoiselle tout le long du chemin. Moi, je l'appelais l'enfant ; aujourd'hui, qu'on fait tout à l'anglaise, on dirait *baby*. Elle, elle m'appelait *petit-mari* ; j'avais pourtant déjà cinq pieds six pouces, car je n'ai pas grandi depuis l'âge de trente ans. Elle disait cela si gentiment, en effaçant l'r, et d'une petite voix si douce que je me sentais aussi père que mari.

Nous voilà donc sur le pavé, vers le milieu de la rue Montmartre, elle à peine réveillée, moi pas mal ahuri du bruit des roues, qui me grondait encore dans la tête, et sans savoir ou prendre gîte, car nous n'avions pas encore d'installation à Paris. Les malles étaient déjà sur le fiacre et je ne savais pas quelle adresse d'hôtel j'allais donner au cocher.

" Mais, dit-elle en ouvrant de grands yeux, si nous allions rue de la Victoire !

— Rue de la Victoire ? chez ton père ?

— Certainement, puisqu'il n'y est pas. Le concierge a les clefs, nous serons mieux qu'à l'hôtel. D'abord, moi, j'ai mille choses à prendre, et puis, je serai si contente de revoir la maison !

— Au fait ! et moi aussi. Cocher, rue de la Victoire ! "

Le marquis passait là cinq ou six mois d'hiver. Il occupait un premier étage assez modeste avec remise et écurie ; cela valait alors deux mille francs de loyer, qui font six mille francs d'aujourd'hui. Aux approches de la maison, mon cœur battit par habitude. J'avais si souvent fait le pied de grue sur ces trottoirs ! Je m'étais arrêté tant de fois pour me donner une contenance, devant le pharmacien, devant le marchand de meubles et le miroitier ! A cinq heures du matin, les volets changent bien la physionomie des boutiques : je ne m'y reconnaissais plus.

La porte cochère était ouverte ; on voyait au fond de la cour un domestique en tenue du matin : figure inconnu. Le concierge dormait sur la foi des traités ; ses deux fils bambins de huit à dix ans, jouaient à balayer : éducation professionnelle. Ils me parurent très jolis, ces petits concierges en herbe ; les figures d'enfants commençaient à m'in-

téresser. L'un d'eux courut prendre les clefs du premier étage, tandis qu'un pauvre diable affamé, comme il en sort le matin entre les pavés de Paris, chargeait nos malles sur ses épaules. Celui-là grâce à Dieu à ma chère petite Irène, a pu faire un bon déjeuner.

Me voyez-vous montant avec elle ce terrible escalier dont chaque marche me rappelait une espérance, une crainte, une angoisse ? Ce passé tout récent me semblait vieux de dix années. Je ne m'étais pourtant point ennuyé pendant les quatre derniers mois, oh non ! mais le temps me paraissait long parce qu'il avait été plein. Aujourd'hui (expliquez cela si vous pouvez) il me semble que les vingt ans de mon bonheur ont été rapides comme un rêve. Je n'en ai pas joui, sacrebleu ! Je demande à recommencer.

Elle ouvrit elle-même, avec la petite clef, la porte de l'anti-chambre. Un encombrement à faire peur : dix gros paquets de toile grise, cousus de ficelle et noués aux coins... Que diable est-ce que cela ?

" Mais dit-elle en riant, c'est notre linge de maison. Tu ne reconnais pas mon trousseau, *gros bête* ? " Gros bête était un tendresse qu'elle répétait souvent, et qui me donnait toujours envie de l'embrasser. C'est que le ton fait la chanson, voyez-vous. Quant à ce fameux trousseau, il remplissait encore cinq ou six caisses de bois blanc à charnières ; on me l'avait fait admirer un beau soir et je n'y avais remarqué qu'une profession de faveurs bleu, rouges et violettes, nouées assez gentiment et attachés par un million de petites épingles. La lingerie n'est pas mon fort.

Nous entrons dans la salle à manger ; c'est là que j'ai fait jadis l'admiration de la famille par une sobriété trop naturelle, hélas ! " Vous avez donc un bon appétit d'oiseau ? " disait la bonne marquise.

Les rideaux sont décrochés ; la table sans rallonges et réduite à sa plus simple expression est passablement poudreuse ; nous y trouvons un tas de cartes de visites (la réponse à nos billets de faire part), et une lettre décès datée du surlendemain de notre mariage. C'est un parent éloigné qu'Irène ne connaissait peu. Je parcourus les noms machinalement, pour prendre un aperçu de ma nouvelle famille, et je m'aperçois que ma femme est encore inscrite sous le nom de Mlle Irène de V. ! Deux jours après la noce... Mais il faut passer quelque chose à des parents si éloignés. Le lustre est dans un sac ; le beau buffet de noyer et d'ébène surmonté des armes du marquis, nage dans la poussière. Les pièces d'argenterie qui le faisaient craquer sous leur poids sont parties pour la campagne ; il ne reste qu'une cave à liqueur oubliée par mégarde et ouverte par un heureux hasard. Les bambins montent de l'eau, nous pourrions faire un grog, et j'ai soif.

Voici le grand salon où nous avons signé le contrat au milieu d'une brillante assemblée. Quelle fête ! Le lustre, les candélabres, les appliques, tout était en feu. Et les diamants des femmes ! J'en avais mal aux yeux, parole d'honneur. Le meuble était de bois doré et de brocatelle bouton d'or. Aujourd'hui, tout est voilé de housses grises ; les consoles sont ficellées dans du papier de journal ; il n'y avait pas jusqu'aux pincettes qui ne soient entourées de papier comme un manche de gigot. Le tapis de moquette rouge et les rideaux bouton-d'or, en paquet de la percale ; l'encadrement des glaces s'éteint ici sous un lambeau de gaze, là sous un chiffon de papier. Les persiennes sont fermées, le jour est terne, on sent le froid. Nous entrons dans le petit salon intime où j'ai fait ma cour à Irène. C'est là qu'elle éternisait par des miracles d'industrie mes bouquets quotidiens. Elle ouvre un petit meuble et me montre trente fleurs étiquetées et datées dans trente feuilles de papier blanc. J'apprends ainsi que la chère petite a gardé un échantillon de tous les bouquets qui lui sont venus de moi. Mais les pauvres fleurs ne sont pas seulement fanées ; elles sont moisies. Allons ! lessouvenirs se conservent mieux dans les cœurs que dans le papier, décidément. Irène ferme le petit meuble en bois de rose et me montre en riant un bureau dont le velours est couvert de poivre en grain. Ce bureau, c'est toute une histoire. Un jour que la marquise nous gardait en achevant je ne sais quelle